

« AU NOM DE L'AMITIÉ, SOIS MON ENNEMI »

Rosemary Gordon Montagnon

Les Cahiers jungiens de psychanalyse | « Cahiers jungiens de psychanalyse »

2007/1 N° 121 | pages 77 à 84

ISSN 0984-8207

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2007-1-page-77.htm>

Pour citer cet article :

Rosemary Gordon Montagnon, « Au nom de l'amitié, sois mon ennemi », *Cahiers jungiens de psychanalyse* 2007/1 (N° 121), p. 77-84.
DOI 10.3917/cjung.121.0077

Distribution électronique Cairn.info pour Les Cahiers jungiens de psychanalyse.

© Les Cahiers jungiens de psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Au nom de l'amitié, sois mon ennemi »*

Rosemary Gordon Montagnon** - France

Il existe une prière en Abyssinie qui implore Dieu en ces termes : « Je t'en prie, ne me prive pas d'ennemi. »

Ce qui m'a conduit à m'intéresser à cette invocation et à soutenir l'idée que les hommes et les femmes ont besoin d'ennemis, ce n'est pas mon expérience clinique, mais les événements du monde extérieur à l'espace clinique – plus précisément les événements des Balkans, surtout les plus dramatiques qui se sont déroulés dans l'ancienne Yougoslavie. À peine les gens s'étaient-ils libérés de leur grand ennemi, l'État soviétique, qu'ils se sont mis en quête d'un nouvel ennemi, moins important et plus proche : les voisins habitant la porte à côté.

Bien sûr, c'est une vision simplifiée de ces événements. Il y a eu sans aucun doute, pendant de nombreuses années auparavant, des mouvements de défiance, de rejet, de rivalité et de compétition, qui plongeaient leurs racines dans l'histoire. Toutefois la rapidité, le caractère irrépressible et la violence de ces explosions récentes m'ont portée à réfléchir et à explorer mon propre champ d'étude – la psyché humaine –, cela pour y voir plus clair, pour en avoir une compréhension plus fine et qui aille au-delà de celle que l'histoire et la politique seules peuvent permettre d'atteindre.

Ma réflexion sur ce qu'est l'« ennemi » et l'« inimitié » m'a conduite, d'abord et surtout, au concept d'« identité » et à la question de l'instauration et de la protection de cette identité. Quand je parle d'identité, qu'elle soit personnelle ou sociale, j'entends par là qu'une personne – ou un groupe ; j'en dirai davantage un peu plus loin – a certains caractères spécifiques ainsi qu'une certaine continuité et une certaine cohésion dans le temps, qui la constituent comme une personne séparée qu'il est possible de distinguer des autres. Ainsi, dès le plus jeune âge, pour un bébé, sa mère est particulière et différente de toutes les autres personnes ; en d'autres termes, très tôt, elle a une identité tout à fait distincte et personnelle.

* William Blake.

** R. Gordon Montagnon est psychanalyste, ancien membre fondateur de la Society of Analytical Psychology (Londres). Ce texte a été initialement publié dans le *Journal of Analytical Psychology*, 50, n° 1, 2005.

Cependant, le concept d'identité va bien au-delà de cette spécificité naturelle de l'individu ; il s'étend à une caractéristique plus intéressante et plus vitale qui a des implications psychologiques considérables. Il s'agit de la conscience qu'a une personne de n'être pas seulement réellement distincte, séparée et différente des autres, mais d'être également un individu entier, unique et relativement indivisible. Cette perception, cette conscience de son propre self est précisément le but fondamental du processus d'individuation dont Jung a parlé : le développement de la capacité de prendre conscience et de faire l'expérience de sa réalité d'être séparé, entier, unique¹.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que d'« identité personnelle » ; il nous faut également considérer l'« identité sociale », c'est-à-dire l'expérience de l'identité à travers l'identification à sa race, sa nation, sa religion, sa classe sociale, son genre ou certaines normes sociales et éthiques. Il existe manifestement un vrai problème quant au type de relation existant entre l'identité personnelle d'un individu et son ou ses identités sociales. Il est clair qu'un sentiment d'identité sociale – c'est-à-dire d'appartenir à un ou plusieurs groupes sociaux – est inévitable et même nécessaire, mais il est ou devrait être compatible avec l'expérience de l'identité personnelle. Quand cette expérience est fragmentée, fragile et incertaine, l'individu va chercher à se conforter en plaçant son identité personnelle sous la dominance de son identité sociale. Car c'est par l'identification à un groupe social, une nation, une classe, une catégorie professionnelle, un club de sport ou même un gang de rue, qu'un individu peut étayer et renforcer son sentiment de contrôle et de puissance, et croire qu'il a vraiment des caractéristiques particulières et une existence bien déterminée.

Je prétends que l'expérience de l'identité – qu'elle soit personnelle ou sociale – est profondément liée à une expérience des limites et qu'elle en dépend ; cette dernière dépend elle-même beaucoup de l'idée et de la présence effective de l'autre, de l'« ennemi ». En considérant les synonymes du mot « ennemi », j'ai pu constater qu'ils apportent de l'eau à mon moulin. Ainsi, « antagoniste », « adversaire », « opposant », « contestataire », « concurrent », « compétiteur », tous ces termes renforcent la connotation d'« altérité », d'« opposition », de lutte ou de séparation. L'existence d'un ennemi permet et renforce la conscience de limites, la conscience d'être différent, perceptible, reconnu et reconnaissable comme « autre ». On suspecte naturellement un ennemi de vouloir mettre à l'épreuve et défier les limites, de vouloir les bousculer, les renverser, les nier, les tourner en dérision et même les brouiller. L'existence d'un ennemi nous contraint à être et rester constamment vigilants quant à nos propres limites, et pleinement lucides et conscients de qui on est vraiment et de ce à quoi on accorde de la valeur en soi et pour soi-même. C'est l'ennemi qui nous tient conscients du danger de nous perdre et d'oublier à

1. C. G. Jung, *La Guérison psychologique*, Genève, Georg, 1970, p. 259.

jamais qui nous sommes. C'est l'ennemi qui nous tient en éveil et aux aguets, prêts à défendre nos valeurs. « Je t'en prie, ne me prive pas d'ennemi », implore une prière d'Abyssinie.

L'intérêt que je porte à cette question me conduit au thème de l'ombre. C'est un concept que Jung a développé pour désigner la part de nous-même – pensées, souvenirs, sentiments, actions – que nous préférierions ignorer et ne pas reconnaître comme nous appartenant. C'est cette part de nous-même qui est si douloureuse, si honteuse et si effrayante. De nombreux contenus de l'ombre appartiennent à notre histoire personnelle, à notre passé que nous avons clivé de ce que nous reconnaissons comme faisant partie de notre être ; nous l'avons repoussé dans le côté sombre et obscur de notre psyché en le refoulant. Mais l'ombre, comme l'a décrit Jung, contient aussi les forces et les processus primitifs qui font partie de l'inconscient collectif et qui n'ont encore jamais été conscients².

Il est clair que l'existence de l'ombre – le fait de reconnaître qu'elle existe en nous, qu'elle fait partie de nous –, est une constatation désagréable et pesante. Elle nous inflige une vigilance constante pour ne pas nous laisser surprendre par elle, nous trouver sous son emprise et nous retrouver en train de commettre ce que nous avons déjà condamné. Mais ce qui est également dérangeant, c'est le fait que la conscience de notre ombre perturbe notre sentiment d'identité, l'assurance que nous savons vraiment qui nous sommes et ce que nous pouvons attendre de nous-mêmes.

Le malaise de vivre avec cette ombre peut être soulagé, à défaut d'être complètement éliminé, si nous nous en déchargeons en la projetant et en la déversant sur quelqu'un d'autre. Et qui d'autre que l'ennemi conviendrait mieux pour cette transaction psychique ? Le fait de l'investir de notre ombre le rend même encore plus détestable, mais également effrayant. L'ennemi devient la personne à laquelle nous devons vraiment nous opposer, et qui favorise ce sentiment délicieux d'une juste indignation.

Nos divers processus psychiques utilisent également les ennemis comme cible pour notre agressivité ; celle-ci est « une caractéristique fondamentale et indéracinable de tous les mammifères sociaux, y compris l'être humain³ ». L'agressivité humaine, qu'on la considère comme une force innée, inhérente à l'être humain, ou comme une réaction à la frustration, apprise et acquise, est assurément un fait universel, observable et indéniable. Elle exige d'être reconnue et de trouver une arène où elle puisse s'exercer – mais pour pouvoir s'exprimer pleinement et de façon satisfaisante, elle a besoin de l'« autre », de l'« ennemi », de l'« adversaire ».

Je pense que l'agressivité – un terme qui signifie étymologiquement « aller de l'avant », « s'avancer avec détermination » – se distingue de la destructivité.

2. C. G. Jung, *Psychologie et religion*, Paris, Buchet-Chastel, 1958, p. 23-25.

3. A. Stevens, *Archetype, a Natural History of the Self*, London, Routledge & Stevens, 1982, p. 227.

Ses racines sont plus proches de l'Éros – la force de vie – que de Thanatos – la pulsion de mort. En effet, comme Anthony Stevens le fait remarquer, « sans agressivité la survie serait impossible, mais la survie exige que l'agressivité soit contenue⁴ ». L'agressivité est ainsi compatible avec l'idée qu'en ont les éthologues. Mais, à côté de son aspect protecteur et défenseur de la survie physique, elle est également nécessaire au maintien de la cohésion et du maintien de soi, aujourd'hui et demain.

Pour la pratiquer et l'exercer, nous avons besoin d'un partenaire, l'ennemi. Toute agression n'a pas un ennemi consciemment identifié mais toute expérience d'agressivité est inévitablement recherche d'un objet digne d'être agressé. La présence d'un ennemi garantit un certain degré de cohésion interne et de plaisir ainsi que la fierté de ses propres qualités et caractéristiques et de sa spécificité. Dans un essai divertissant et stimulant pour la pensée, *On the Pleasure of Hating*, William Hazlitt a écrit : « La nature semble constituée d'antipathies : sans objet à haïr, nous perdriions la source même de la pensée et de l'action. La vie deviendrait une eau stagnante si elle n'était pas agitée par les intérêts discordants et les passions dérégées des hommes⁵. »

L'ennemi est souvent reconnu et assigné comme tel du fait qu'il est ou semble différent, qu'il parle différemment, dans des langues différentes, qu'il se comporte et s'habille différemment, et qu'il adhère à des normes esthétiques, religieuses et politiques différentes. Voici donc quelqu'un envers qui nous pensons pouvoir exprimer notre colère, notre rage, notre mépris et envers qui nous pouvons nous comporter avec plus ou moins de violence en toute impunité et sans culpabilité.

Les hommes politiques ont toujours su qu'il leur fallait trouver et désigner un ou des ennemis – à l'intérieur ou à l'extérieur du groupe – pour assurer et conserver la paix intérieure, la concorde et l'unité. L'ennemi sera alors appelé « dissident », « déviationniste », « cinquième colonne », ou désigné comme l'« étranger envahissant ».

Dans son roman *1984*, Orwell a bien décrit sous forme satirique cette stratégie particulière, cette manœuvre par laquelle les chefs créent eux-mêmes le prototype de l'ennemi : Emmanuel Goldstein ; on apprend aux masses à le haïr, à le craindre et à le détester. Et dans son roman *Les Animaux de la ferme*, les dominants – en l'occurrence, les cochons – lancent le cri de guerre anti-humain : « Vive les quatre pattes, à bas les deux pattes ! »

Faire l'expérience de sa propre agressivité donne un sentiment de vitalité, d'être plein d'énergie vitale ; il y a de l'excitation, des frissons. Une patiente déprimée qui exprimait souvent et dirigeait sa colère et son hostilité contre son analyste, termine la dernière séance avant les vacances d'été en disant, d'un ton plutôt triste et envieux et chargé de regrets : « Je ne vous aurai plus

4. *Ibid.*

5. W. Hazlitt (1778-1830), *On the Pleasure of Hating. An Essay.*

pour vous taquiner et vous tourmenter ; je n'aurai personne envers qui être méchante.» Ici, comme pour l'ombre, l'ennemi peut être considéré comme intérieur – une faiblesse physique ou psychique, par exemple –, une partie non conforme de soi-même, quelque chose qu'on est déterminé à améliorer ; tout cela peut très bien susciter de l'agressivité. L'idée de compétition avec ou contre soi-même a souvent été encouragée et confortée par des éducateurs libéraux et pacifiques.

Cela me conduit directement et logiquement à une autre figure archétypique qui dépend également de l'existence d'ennemis : la figure du héros. Jung considérait que l'objectif et la tâche du héros étaient de lutter pour se séparer de la proximité lénifiante et de la dépendance à la mère, à la maison, à la famille, à l'enfance et à tout ce qui est familier⁶. Le héros doit partir à l'aventure dans l'inconnu, l'étrange, le nouveau, le non-familier. Il doit se prouver qu'il est fort, courageux, plein de ressources et peut-être même un conquérant valeureux. Mais rappelons-nous que pour être ou devenir un héros conquérant, il faut qu'il y ait quelque chose ou quelqu'un à conquérir – un adversaire, un opposant qui soit un ennemi.

Les divers mythes du héros mettent souvent en scène la prise de conscience de la difficulté qu'il y a à quitter la maison, la mère et l'enfance, et de ce qu'il y a d'inquiétant à s'aventurer dans l'inconnu et à affronter les monstres. La puissance de ce personnage archétypique qu'est le héros et l'influence qu'il peut exercer sur les sentiments, les aspirations et les actions d'un individu tendent à être particulièrement importantes au cours de l'adolescence. C'est en effet l'une des étapes de transition les plus importantes dans le cycle de l'existence humaine. C'est à cette étape qu'un individu doit se préparer à quitter la maison, à « laisser en arrière le monde de l'enfance ». Il doit penser, se préparer et œuvrer à poser les fondations de sa propre vie en termes de profession, de carrière, de famille à créer et de progéniture. Il est bien connu, et ce n'est un secret pour personne, que l'adolescence – tout du moins dans la société occidentale – est l'âge de l'agressivité et de la révolte. Bien sûr, l'archétype du héros est présent et fonctionne également à d'autres étapes du cycle de la vie, et il existe d'autres périodes de transition. Toutefois, l'adolescence semble être une période de transition particulièrement importante, en raison de son impact sur l'adolescent et sur son entourage.

Il n'est donc pas surprenant que la plupart des sociétés aient instauré – surtout pour les garçons – des cérémonies d'initiation qui sont souvent périlleuses, douloureuses et même cruelles : elles exigent du courage, de la ténacité, la capacité de supporter la souffrance, une disposition à apprendre et à assimiler la soumission aux règles sociales et aux aînés, et l'acceptation de la décision du groupe lorsqu'il détermine qui doit être considéré comme un adversaire, un ennemi ou alors un ami et un allié.

6. C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Georg, 1967, p. 50.

Manifestement, puisqu'il s'agit là de traits de caractère et d'une réalisation si importants pour le héros, il doit bien y avoir un adversaire – une personne ou une situation – contre qui livrer bataille. Une fois encore, il faut un ennemi contre qui le héros potentiel doit s'engager, de sorte que sa relation à l'image, à la figure héroïque, puisse s'incarner d'une façon socialement acceptable. L'absence dans notre culture actuelle de telles cérémonies d'initiation ou leur dépréciation – voire le fait de tourner en dérision la figure du héros – conduisent vraisemblablement aujourd'hui l'adolescent à créer ses propres cérémonies, sa propre stratégie, sa propre figure de héros, afin de se prouver qu'il est courageux, viril et puissant sexuellement. Mais cela peut le conduire à des rituels beaucoup moins acceptables pour la société et à des méthodes de confirmation de son humanité – à ses propres yeux et à aux yeux des autres – qui sont beaucoup moins susceptibles d'obtenir une approbation sociale. Les ennemis qu'il se choisit alors pour cibles ne feront pas l'objet d'un consensus social. La délinquance, les crimes, l'arbitraire, les actes de violence au hasard peuvent alors devenir des substituts de ce que la société a négligé, suspendu ou même supprimé.

Il existe alors une opposition entre la partie consciente et la partie inconsciente de la psyché, ce qui est une idée fondamentale pour les concepts jungiens de complémentarité et de compensation, qui rendent compte de la dynamique intrapsychique. Ce sont des concepts essentiels pour Jung qui considère que la psyché est un système dynamique, que l'énergie dépend de la présence d'au moins deux forces qui s'opposent et que, de ce fait, les opposés sont la condition préalable, incontournable et indispensable à toute vie psychique.

L'expérience du défi et de l'opposition est associée à la figure du héros ; comme je l'ai déjà indiqué, cette figure archétypique concerne tous les êtres humains, hommes et femmes, tout au long de leur vie, même si elle est particulièrement dominante à l'adolescence. Il faut bien admettre qu'elle est plus présente et envahissante chez certaines personnes que chez d'autres et qu'elle exercera une influence plus puissante et prévalente lors de certaines étapes de la vie et de certaines crises personnelles. De ce fait, tout un chacun ressentira, à une époque ou une autre de sa vie, que la figure du héros est plus particulièrement associée à une position de défi et d'opposition.

L'ennemi – celui qui nous défie, à qui nous devons nous opposer et contre qui nous devons nous battre – nous aide à reconnaître et à nous confirmer dans nos objectifs, notre propre espace, notre être propre, nos pensées, nos valeurs et nos croyances. En fait, les ennemis peuvent nous vitaliser, nous permettre de nous sentir pleins d'énergie, pleins de vie, et nous procurer en quelque sorte un sentiment de notre *raison d'être* ; ils peuvent nous donner le sentiment de la signification possible de notre vie et de la raison pour laquelle elle vaut la peine d'être vécue. Un ennemi peut dissiper la lassitude et des humeurs dépressives, dès lors que nous sommes suffisamment mobilisés pour gagner la bataille. Ce sont ces puissantes dynamiques psychiques qui poussent les sociétés à la guerre.

Conclusion

J'ai développé l'idée que nos ennemis ont un certain nombre de fonctions, mais sont-ils nécessaires à notre identité personnelle ou nationale ? Du fait qu'ils menacent les limites de notre identité, ils peuvent renforcer notre expérience de ces limites et notre détermination à les protéger et les défendre ; mais une réponse défensive aux menaces ne suffit pas à rendre les nations plus fortes et à permettre aux individus de devenir eux-mêmes. Pour devenir soi-même on a besoin de faire l'expérience de l'« Autre » et ce n'est que lorsque l'« Autre » inconscient en nous est nié que nous cherchons des ennemis qui nous permettent d'aiguiser notre sentiment d'avoir une identité personnelle et distincte.

Les ennemis nous sont utiles en ce qu'ils sont des réceptacles pour notre ombre, pour ces pensées, sentiments et actions que nous considérons comme mauvais et que nous ne pouvons accepter comme nous appartenant. Si les ennemis nous procurent un soulagement provisoire en raison de cette fonction, ce n'est pourtant qu'en assumant ces aspects de nous-même que nous évoluerons, deviendrons plus entiers et plus riches.

Dans la terreur, l'agression et la guerre, l'ennemi interne est projeté et les conflits internes sont agis dans le monde extérieur. Je me suis surtout intéressée à la valeur et à la fonction positives de l'ennemi, mais il ne faut pas oublier la douleur, le chagrin, la cruauté et la souffrance qu'il peut provoquer et qu'il cause effectivement quand nous trouvons une cible contre laquelle nous pouvons libérer notre agressivité.

Au moment où je termine cet article et où je reprends mon argumentation, il m'apparaît qu'en juxtaposant « self » et « ennemi » nous n'avons atteint que la deuxième phase du processus dialectique de la thèse et de l'antithèse ; cette phase devrait conduire, si tout va bien, à la troisième et dernière phase, la réalisation de la synthèse : c'est-à-dire ce moment où les qualités de la thèse et de l'antithèse se combinent et, ce faisant, sont source de renouvellement, d'enrichissement et de développement. Cette phase correspond à la *conjunctio* de Jung⁷. Lorsqu'il s'agit du « self » et de l'« ennemi », cet accomplissement du processus dialectique a plus de chances d'advenir si les projections de l'ombre par exemple sont levées et si la rencontre entre la thèse et l'antithèse se produit et s'élabore à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur de la psyché.

L'émergence d'un nouveau « self », résultat de la transformation et de la synthèse, n'aboutira bien sûr pas nécessairement à l'absence de toute inimitié. De nouveaux ennemis se lèveront très bientôt ; à l'instar d'un phœnix, le nouvel ennemi, souvent supérieur et plus évolué que le précédent, surgira des cendres de ce dernier et initiera un nouveau cycle, un nouveau processus dialectique.

Traduit de l'anglais par Françoise Le Hénand.

7. C. G. Jung, *Mysterium Conjunctionis*, 2 tomes, Paris, Albin Michel, 1980 et 1982.

RÉSUMÉ : *L'auteur s'intéresse à notre besoin psychologique d'avoir des ennemis et au rôle qu'il joue dans le surgissement des conflits dans le monde extérieur. Les ennemis constituent un opposé à partir duquel nous pouvons nous différencier, comme individu ou comme groupe ; ils nous aident à préciser nos limites physiques et psychologiques. Ils représentent une cible pour notre agressivité et pour la projection de l'ombre. Ils nous stimulent sur le chemin vers l'individuation, dans la rencontre héroïque avec l'ennemi dans le monde extérieur inconnu, particulièrement à l'adolescence. L'intégration psychique du « self » et de l' « ennemi » est considérée comme l'un des résultats de l'individuation.*

SUMMARY : *The author explores our psychological need for enemies and the contribution this makes to overt conflicts in the external world. Enemies serve as an opposite from which we can differentiate ourselves either as a individual or as a group ; they help us to define our physical and psychological boundaries. Enemies provide a target and an outlet for our aggression and also for the projection of the shadow. They also provide the stimulus to individuation, through the heroic encounter with the enemy in the unfamiliar world outside the home, particularly in adolescence. The psychic integration of « self » and « enemy » is explored as the outcome of individuation.*

Mots-clés : Agressivité – Concept d'identité – Ennemi (besoin de) – Individuation – Ombre.